

Ivica Đikić

Beara

Traduit du croate par Chloé Billon

(Roman documentaire sur le génocide de Srebrenica)

« ... ce livre ne renonce pas entièrement à comprendre par le truchement de la réalité ce qu'il a renoncé à comprendre par le truchement de la fiction... »

Javier Cercas, *Anatomie d'un instant*

PROLOGUE

Impossible de me rappeler ce que je faisais ces jours-là de mi-juillet 1995, tandis que l'armée serbe exterminait en masse les prisonniers bosniaques de Srebrenica. J'étais soit chez moi, à Tomislavgrad, auparavant Duvno, en Bosnie-Herzégovine, ou peut-être à Zagreb, où c'était la période des inscriptions à l'université : je ne me souviens plus si les examens d'entrée étaient déjà passés, et que j'étais venu m'inscrire et me faire faire un dossier d'étudiant à la faculté de sciences politiques, ou si toutes ces procédures liées à l'université étaient, heureusement, déjà finies, et que j'étais rentré à Duvno, pour passer dans la ville où j'étais né et où j'avais vécu mes dix-huit premières années deux derniers mois d'été avant de partir faire mes études.

Quoi qu'il en soit, je sais que les informations sur la chute de Srebrenica, puis sur un massacre sans nom, m'étaient complètement passées à côté d'un point de vue émotionnel, elles étaient passées à côté de moi comme ces gens que tu connais et rencontres depuis longtemps, mais avec qui tu n'as jamais été plus loin qu'un salut courtois, et quand un jour, pour une raison ou une autre, tu te demandes qui est, en réalité, l'une de ces personnes, tu te rends comptes que tu ne sais rien, pas même les choses les plus élémentaires. J'étais probablement préoccupé par mes peurs liées à Zagreb et à la misère qui nous écrasait, tout en étant excité par mon déménagement dans une ville dont je rêvais depuis si longtemps. J'avais sans doute aussi été endurci par les quatre années précédentes. En novembre 1991, mon père était décédé, à quarante ans ; il était allé dormir un jeudi après-midi et était tout simplement mort. Nous trois, moi et mes deux frères, étions restés à la maison avec ma mère, le père de mon père et la demi-sœur de mon grand-père : je venais d'avoir quinze ans, mon jeune frère avait un an et demi de moins que moi, et le benjamin avait dix ans. Cinq mois plus tard, la guerre était arrivée dans notre ville et ses environs, pour y rester les trois ans et demi à venir. On mourait, des parents, des amis, des voisins, des connaissances étaient tuées, je regardais de près des cadavres mutilés sur lesquels volaient de grosses mouches, je voulais aller à l'armée et au combat, mais personne ne voulait de moi à cause de ma jeunesse, alors, j'avais suivi la situation sur le front pour des médias de Croatie, falsifiant pour ce faire ma date de naissance, je m'étais enfui de la maison et du lycée pour devenir, encore mineur, reporter depuis les tranchées des environs de Kupres, Prozor, Jablanica, Gornji Vakuf, j'avais emprunté plusieurs fois – y compris de nuit – la « route du salut », une piste traversant le terrible mont Vran, la seule route à relier les régions croates en Herzégovine et en Dalmatie et les régions croates et bosniaques en Bosnie centrale, une route par laquelle passaient des centaines de milliers de réfugiés et des milliers de tonnes d'armes, de nourriture et de matériel médical, je discutais avec des généraux et des colonels, avec les potentats politiques locaux, je sympathisais avec les soldats, j'écrivais beaucoup, et probablement beaucoup de bêtises et de stupidités... Ce que je veux dire, c'est que j'avais très tôt développé une relative indifférence envers la mort, surtout quand elle arrivait à quelques centaines de kilomètres, à des gens inconnus et dans des circonstances extrêmement floues, des gens qui, par ailleurs, appartenaient à une autre nation, que tous ceux qui m'entouraient considéraient à l'époque comme ennemie, à cause de la guerre d'un an et demi entre les Croates et les Bosniaques.

Vu de loin – de Washington, Londres ou Paris – vivre en Bosnie-Herzégovine de 1992 à 1995 signifiait probablement être à l'épicentre de l'horreur : les gens n'ont ni le temps, ni la concentration nécessaire, ni au fond de raison, d'entrer dans les détails. Bien que située dans le même pays, à environ quatre cents kilomètres au nord-est, Srebrenica me semblait depuis Tomislavgrad être un autre monde.

À moi, donc, qui lisais fanatiquement tous les journaux disponibles, et ne manquais jamais les informations radiophoniques ou télévisées. La guerre rétrécit et réduit tout. La guerre referme une carapace autour du plus nécessaire, du plus élémentaire, du plus primitif, et tout ce qui reste en dehors de ce cercle semble lointain, irréel, futile, inexistant, comme dans un film.

Au cours des dix années suivantes, Srebrenica n'est restée pour moi que l'un de toponymes des crimes balkaniques, de ces toponymes que l'on mentionne régulièrement, car ils sont devenus un lieu commun, mais, comme c'est souvent le cas avec les lieux communs, je ne savais toujours rien, à part les faits les plus élémentaires : l'armée de Karadžić et Mladić avait massacré huit mille Bosniaques, hommes, civils et soldats. Je n'étais pas allé beaucoup plus loin que ça. À l'époque, je m'intéressais à « nos » crimes de guerre, les croates : de fin 1996 ou début 1997 à la disparition de l'hebdomadaire « Feral Tribune », en juin 2008, j'ai écrit des dizaines et des dizaines d'articles d'investigation et de reportages sur les crimes commis par les troupes croates contre des civils serbes en Croatie et des Bosniaques et des Serbes en Bosnie-Herzégovine : je croyais de tout mon être, et je continue à y croire, dans la position du rédacteur en chef du « Feral Tribune », Viktor Ivančić, explicitement exprimée dans son livre *Un point sur le U*, selon laquelle « parfois, ça ne fait pas de mal de reprendre à notre compte l'antique principe hygiénique consistant à 'balayer devant sa porte' ». « Non comme membres de notre nation, mais comme témoins », explique Ivančić.

Puis, en juin 2005, nous avons accueilli à Zagreb Emir Suljagić, journaliste de Sarajevo, de deux ans plus âgé que moi, qui avait, de 2002 à 2004, suivi pour l'hebdomadaire sarajévien « Dani » et l'Institut londonien de reportage sur la guerre et la paix (IWPR) les procès au Tribunal international pour les crimes de guerre de La Haye. Il était venu, dans le cadre de son Master, faire un mois de bénévolat dans le siège zagrébois du Comité d'Helsinki pour les droits de l'Homme en Croatie. Nous avons passé ce mois, en gros, dans notre rédaction du « Feral Tribune », et dans les bars et restaurants de Zagreb. Emir avait grandi à Bratunac, où son père était mort en 1992, et avait passé la majeure partie de la guerre à Srebrenica. Il avait travaillé un temps comme interprète pour le bataillon néerlandais de la FORPRONU à Potočari, près de Srebrenica. Il en savait long sur les massacres de masse après la prise de Srebrenica par les Serbes, probablement plus que quiconque, à l'exception peut-être des enquêteurs et procureurs de La Haye, qui élaboraient les actes d'accusation contre les donneurs d'ordres et les participants au génocide. Il était intéressé à titre privé, intelligent, et un bon journaliste. Plus tard, il s'est engagé dans une autre voie.

« C'était Beara le chef. Le colonel Beara. C'était le cerveau de l'opération », m'a dit Emir au cours d'un déjeuner, un torride après-midi d'été de 2005. Je m'en souviens très bien : c'était au restaurant « Balthazar », à Kaptol, à Zagreb, et nous mangions des biftecks saignants. Jusqu'alors, j'avais probablement lu ou entendu le nom de Beara dans le contexte du massacre de Srebrenica, mais rien de plus. Le Tribunal de La Haye avait émis un acte d'accusation à son encontre en 2002, et il s'était rendu, ou avait été contraint de se rendre, aux autorités de Belgrade en 2004, avant d'être extradé à La Haye. Je pensais, car je n'y connaissais presque rien, que dans l'affaire de Srebrenica, nul n'avait d'importance à part le général Ratko Mladić et le président de la République serbe de Bosnie Radovan Karadžić, que tous les autres n'étaient que des sous-fifres et des exécutants anonymes. Je ne sais pas comment et pourquoi ça ne s'était pas produit plus tôt, mais cet après-midi-là, en ce qui me concerne, le nom de Beara a soudain pris des propriétés magnétiques : je le trouvais mélodieux, et graphiquement

harmonieux, et, comme tout fervent supporter du Hajduk de Split, important à cause de « Big Vlad », le gardien de but Vladimir Beara. C'est alors que j'ai commencé à en apprendre un peu plus sur l'histoire du colonel, ou plutôt du commandant de navire de guerre Ljubiša Beara.

Ce même été 2005, tout début juillet, mon ami l'éditeur Ivica Pandžić m'a donné la monographie *Srebrenica*, de Tarik Samarah. J'ai été extrêmement impressionné par la profondeur artistique et le pouvoir de suggestion de ce livre. À la même époque, j'ai rencontré Tarik Samarah à Zagreb. Il m'a longuement parlé de tout ce par quoi il était passé en créant ces photographies : de la peur et l'angoisse à l'état pur aux shoots d'adrénaline et aux accès d'énergie euphorique qui le poussaient à repousser sans cesse ses limites. Ces années consacrées à l'investigation du génocide de Srebrenica et à l'interprétation photographique, artistique des faits l'avaient également changé physiquement. Il disait avoir perdu vingt kilos et avoir complètement négligé son corps, s'être éloigné des gens et de la société, avoir perdu le contact avec la réalité. Il vivait dans un monde parallèle de mort et de silence, celui de Srebrenica, s'efforçant de comprendre et de supporter tant bien que mal l'horreur dans laquelle il avait plongé. Quelques années plus tard, quand je me suis mis à consacrer en grande partie ma vie et mes réflexions à ces quatre ou cinq jours de juillet 1995 dans le Podrinje, j'ai pu constater sur moi, et en moi, ce que m'avait raconté Tarik Samarah. Je voyais un changement physique.

Deux ou trois jours après mon rendez-vous zagrébois avec Tarik, le 9 ou le 10 juillet 2005, je suis parti à Srebrenica, pour écrire un reportage pour le « Feral Tribune » à l'occasion du dixième anniversaire du génocide. Je voyageais avec mon collègue et ami de la rédaction Igor Lasić, qui conduisait, et des amis d'autres rédactions – Ljubica Letinić et Saša Kosanović. Nous nous sommes tous, du moins de mon point de vue, comportés bizarrement pendant ces trois jours de voyage. Nous nous taisions, parlions, nous disputions, riions, chacun d'entre nous cherchait, à sa manière gauche et malhabile, un moyen de gérer cette indicible quantité de tristesse, d'inconcevabilité et de rage. Nous n'avons plus jamais reparlé de ce voyage, qui a été pour moi – avec la mort de mon père, le massacre de nos voisins Fahrija et Samir Kozarić en mai 1992 dans notre quartier, et avoir creusé la tombe de mon ami Stjepan Šapin, mort dans la guerre croato-bosniaque en octobre 1993 – l'expérience la plus intense de ma vie jusqu'alors. J'ai bien pensé à demander à Igor, Ljubica et Saša de m'écrire leurs souvenirs de ce voyage, mais j'ai renoncé, de peur que ne s'éparpille ou ne se dilue quelque chose qui, avec le temps, prend de plus en plus d'importance dans ma nouvelle réalité.

Après mon retour de Srebrenica, je n'arrivais pas à me retrouver avec moi-même. J'étais troublé et paralysé par le flot d'informations et d'images qui m'avait assailli en un bref laps de temps. J'en savais un peu plus qu'un mois avant ce voyage à Srebrenica, un peu plus que rien, et de plus, c'étaient des connaissances chaotiques, désorganisées et superficielles. À l'époque, bien entendu, je ne m'en rendais pas compte, et je me suis à deux reprises, de l'été 2005 à l'été 2006, lancé dans l'écriture d'un roman, ou de ce qui était censé devenir un roman, sur le génocide de Srebrenica. Ça ne marchait pas, ce n'était tout simplement pas bon : j'alignais phrases peu convaincantes, images extrêmes et descriptions pathétiques. La construction que je bâtissais se révélait sans cesse creuse et prévisible, artificielle, motivée par l'envie de susciter des effets superficiels chez le lectorat compatissant et bouleversé. Après avoir renoncé pour la deuxième fois à mon roman, j'ai dû reconnaître qu'en réalité, je ne savais rien du massacre des prisonniers bosniaques de Srebrenica, à part le fait que des gens avaient été tués. Mais absolument rien en dehors de ça.

Je ne peux écrire sur quelque chose qui m'est inconnu, je n'ai rien à dire sur l'inconnu, ou je ne sais rien dire qui ne soit des phrases creuses et des banalités. À l'époque, je n'avais ni la possibilité, ni la patience, ni le temps de reprendre mes recherches à zéro, chronologiquement, minute par minute, homme par homme, lieu par lieu. J'étais également handicapé par mon mauvais niveau d'anglais. Et je savais que c'était la seule manière de me faire une image un tant soit peu complète, d'apprendre tout ce qui pouvait l'être, et ensuite seulement, de commencer à réfléchir à comment en faire une fiction qui serait une vérité plus grande et plus véritable que celle qu'expriment les faits bruts.

Je savais que je devais essayer de comprendre, même s'il s'agissait peut-être de l'incompréhensible, que je devais essayer de percer au cœur du crime, jusqu'aux motivations de ceux qui avaient ordonné et exécuté le massacre : c'était la précondition à l'écriture de quoi que ce soit d'un tant soit peu convaincant et authentique. Et les motifs, ou les ébauches de motifs des individus, pouvaient, et ne devaient pas, se cacher dans des événements tout à fait secondaires, dans une phrase à première vue marginale et sans importance, dans un moment de vie, une rencontre fortuite...

Ce procédé – la déconstruction jusqu'aux faits élémentaires, dans le vague espoir que cela puisse nous rapprocher des motivations des criminels – ne peut-il pas être perçu et caractérisé comme la rationalisation d'un crime, dans le cas présent – d'un génocide, voire même comme quelque chose d'encore plus pernicieux que la rationalisation ?

Les années suivantes, en gros, je n'ai laissé passer aucun des textes et documents sur le massacre de Srebrenica et sur le colonel Beara que je trouvais dans les journaux et sur internet. Je notais, mémorisais, compilais, formais des images fragmentaires et un réseau de relations. De temps à autres, j'étais pris d'une frénésie d'une ou deux semaines de recherche enragée de documents, de témoignages, de livres, de cartes, de biographies... Je conservais tout ce qui me tombait sous la main, je soulignais, recopiais le plus important, je classais les mots-clés, ébauchais des schémas et esquisses, je remplissais la mosaïque de petits cailloux, mais ensuite, je comprenais que plus je rangeais des cailloux, plus il en manquait, et – épuisé et furieux – je jetais l'éponge pour quelques mois.

Entre-temps, par hasard et intentionnellement, j'ai appris que des gens avec qui j'étais en contact, proche ou lointain, des gens qui étaient, d'une manière ou d'une autre, importants pour moi, qu'eux non plus ne savaient quasiment rien de ce qui s'était, à la mi-juillet 1995, joué à Srebrenica et dans les bourgades alentours. Il y avait parmi eux pas mal de journalistes, de professeurs d'université, d'artistes, d'intellectuels, de personnalités politiques, de diplomates, de gens informés. Rares, très rares étaient ceux qui en savaient plus que le minimum de base, et ce plus était en général erroné ou sans importance, ou les deux en même temps.

« Qu'est-ce que tu en penses, pourquoi ils ont fait ça ? Pourquoi est-ce qu'ils ont tué tous les prisonniers qu'ils avaient attrapés ? » m'arrivait-il de demander à mes interlocuteurs, dans mes phases de recherche obsessionnelle de données sur la dynamique du génocide. Ils restaient en général interdits, me regardant comme si je demandais quelque chose d'universellement connu, puis ils disaient quelques mots ou phrases qui me révélaient qu'ils ne s'étaient jamais posé la question, qu'ils n'y avaient jamais réfléchi. Pourquoi, d'ailleurs, y auraient-ils réfléchi ? Ce qui ne signifie pas que leurs réponses superficielles à ma question aient nécessairement été erronées. Ça m'encourageait et me décourageait simultanément. Les gens en savent si peu à ce sujet, et en même temps, cet éreintant processus de recherches et d'investigation n'aboutirait peut-être qu'à un constat auquel certains de mes amis et connaissances étaient arrivés sans le moindre approfondissement, ne se rappelant, par exemple, que ces mots du général Mladić, prononcés à la caméra le 11 juillet 1995, à Srebrenica : « Nous voici, le 11 juillet 1995, dans une Srebrenica serbe. À la veille d'une grande fête religieuse serbe, nous offrons cette ville au

peuple serbe. Le moment est enfin venu, après la révolte contre les Dahijas, de nous venger des Turcs en ces lieux. »

Début 2014, alors que j'étais en train de finir un court roman, j'ai eu une révélation : le documentaire, complètement dénué de fictionnel, ou avec la fiction comme excès, avec des éléments romanesques profondément incrustés dans la structure du texte et le processus narratif, était en réalité pour moi la seule manière d'écrire un texte cohérent et complet sur Srebrenica. Mon imagination avait, sans doute, enfin capitulé devant la force écrasante de ce qui s'était vraiment passé. Je me suis immédiatement lancé dans de grossières esquisses, et dans l'écriture du premier chapitre. Et comme d'habitude, après dix ou quinze jours d'organisation euphorique de l'énorme matière et d'écriture ininterrompue, j'ai commencé à douter que j'avais bien pris la bonne voie. Et une fois de plus, j'ai tout mis de côté.

En septembre 2014, j'ai eu entre les mains la traduction croate du roman de l'excellent auteur espagnol contemporain Javier Cercas, *Anatomie d'un instant*. Par hasard, j'ai également rencontré Cercas à la même période. Dès les vingt premières pages de ce livre, qui traite d'un coup d'État, ou plutôt d'une tentative de coup d'État en Espagne le 23 février 1981, j'ai trouvé des réponses à tous mes doutes, mes hésitations et mon scepticisme, j'ai trouvé tout ce à quoi j'avais moi-même longtemps réfléchi, tout en étant malheureusement incapable de formuler ces pensées, ne serait-ce que pour moi-même, en quelque chose de significatif et de logique, en quelque chose de susceptible de stimuler l'écriture. Exalté, j'ai relu, cette fois-ci plus lentement et plus attentivement, cette vingtaine de pages. Puis une fois encore, avec encore plus de concentration et le crayon à la main, le roman tout entier.

« Il n'est point de romancier qui n'ait parfois eu l'impression présomptueuse que la réalité lui réclamait un roman, que ce n'était pas lui qui cherchait un roman, mais un roman qui le cherchait. »

« ... mais je n'étais pas historien, ni même journaliste, juste un écrivain de fictions, ainsi étais-je autorisé par la réalité à prendre toutes les libertés nécessaires, car le roman est un genre qui n'a pas à se justifier face à la réalité, mais uniquement face à lui-même. »

« Si un roman doit illuminer la réalité moyennant la fiction, en imposant géométrie et symétrie là où il n'y a que désordre et hasard, ne devait-il pas partir de la réalité et non de la fiction ? N'était-il pas superflu d'ajouter de la géométrie à la géométrie et de la symétrie à la symétrie ? Si un roman doit vaincre la réalité en la réinventant afin de lui substituer une fiction tout aussi persuasive, n'était-il pas indispensable de connaître d'abord la réalité pour la vaincre ? »

« ... je compris que les faits du 23 février possédaient en eux-mêmes cette force dramatique et ce potentiel symbolique que nous exigeons de la littérature et je compris aussi que, bien qu'écrivain de fictions, je tenais pour une fois à la réalité plus qu'à la fiction, ou que je tenais bien trop à la réalité pour la réinventer en lui substituant une réalité alternative... »

Cercas avait dissipé la plupart de mes dilemmes et m'avait aidé à, du moins pendant un temps, me débarrasser du sentiment d'amertume et de mortification né du fait que, pendant des années, je n'avais pas été en mesure de produire quoi que ce soit qui, en termes de crédibilité et de force dramatique, puisse se rapprocher de la réalité : Ljubiša Beara, la veille encore officier haut gradé de l'Armée populaire yougoslave, garant et adepte de la fraternité et de l'unité de tous les peuples et nationalités de ce qui était la veille encore la Yougoslavie, soudain Serbe convaincu, commande et organise le massacre de plusieurs milliers de prisonniers bosniaques en quatre ou cinq jours, il coordonne le plus grand crime de masse pour motifs ethniques ayant eu lieu en Europe après la Seconde Guerre mondiale. J'étais à présent sûr, ou censément sûr, à savoir, j'étais au moins sûr du fait que ma

conception de l'écriture, ma conception de la narration, ma conception du roman, n'était, finalement, pas le fruit de mon ignorance, de mon incompréhension de la littérature, ou d'un élargissement forcé du domaine romanesque. Je connaissais d'autres écrivains qui, avant Cercas, s'étaient lancés dans le roman documentaire, j'avais adoré, par exemple, *De sang-froid* de Truman Capote, mais à ce moment-là, il m'avait fallu précisément *Anatomie d'un instant*, pour m'encourager et me stimuler. Pour que, soudain, tout se mette en place, comme jamais auparavant.

Quand je dis tout, je pense également aux circonstances, sur lesquelles je ne pouvais influencer, et que je ne pouvais prévoir au moment où j'ai commencé : j'achève ce manuscrit dans une atmosphère d'hystérie antimusulmane en Occident, dans une ambiance de fils barbelés aux frontières de certains pays bien décidés à défendre l'Europe chrétienne contre l'invasion des réfugiés musulmans, et d'un fascisme légalisé dans les faits quand il s'exerce à l'encontre des musulmans, quelles que soient les justifications données à cette tragique régression historique. Le fascisme ne souffre aucune justification.

Et ensuite, à nouveau cette même question. Ce procédé – la déconstruction jusqu'aux faits élémentaires, dans le vague espoir que cela puisse nous rapprocher des motivations des criminels – ne peut-il pas être perçu et caractérisé comme la rationalisation d'un crime, dans le cas présent – d'un génocide, voire même comme quelque chose d'encore plus pernicieux que la rationalisation ? J'admets que cela peut être le cas. Et que beaucoup trouvent inacceptable, voire impensable, que l'on puisse parler de ceux qui ont conçu, organisé et mis en œuvre le massacre de Srebrenica comme d'êtres humains, que l'on puisse évoquer leurs hobbies, leur situation familiale, leurs faiblesses et leurs qualités. Mais la littérature se trahirait elle-même si elle renonçait au besoin de prendre des risques afin, par ses méthodes et ses moyens, de tenter d'atteindre l'essence : il me semble que seule la littérature en est capable, qui exclut l'unidimensionnalité et la planéité, et qui, pour cela, n'est tenue de s'excuser ou de se justifier envers rien ni personne, car, entre autres, « le roman est un genre qui n'a pas à se justifier face à la réalité, mais uniquement face à lui-même ».

Ce livre, donc, est né de la tentative de comprendre l'incompréhensible, de percer au cœur des ténèbres, et ce en décomposant la réalité, ainsi que la vie et le caractère du colonel Beara, jusqu'au plus élémentaire, aux actes concrets de gens concrets, à l'expression du visage de ceux qui tuaient et de ceux qui donnaient l'ordre de tuer, aux mots et aux codes utilisés pour communiquer par les personnes impliquées dans le massacre. De ce point de vue-là, vous vous en rendez compte par vous-mêmes, j'ai échoué. En dépit de tout, je ne suis pas arrivé à une réponse claire à la question : pourquoi ? Ce roman est, en ce sens, également un témoignage sur un échec, mais un échec avec lequel j'avais compté à l'avance, car la littérature, selon moi, est toujours condamnée à cette forme d'échec.

La littérature n'est pas soumise à l'obligation de donner des réponses pratiques, comme, disons, la médecine, et elle n'a pas la pression de devoir rendre un jugement, comme la Justice. Mais cela n'équivaut en rien à libérer la littérature de tout fardeau, ce n'est pas un feu vert pour partir dans l'irresponsabilité, la routine, l'arbitraire, l'art-pour-l'artisme. Le fardeau est juste incomparablement différent, et les mouvements sous son poids, si tant est que cela soit comparable, peut-être encore plus difficiles que lorsqu'il s'agit d'annoncer un diagnostic ou de rendre un jugement. Plus difficiles, car l'écrivain n'a rien devant lui qu'un océan d'apparente liberté, à savoir l'illusion d'infinies possibilités. Ceci est le mieux que j'ai pu faire, confronté à l'immensité du gouffre dans lequel je m'étais aventuré.

(...)

PREMIÈRE PARTIE

4.

Ce jeudi après-midi et soir, tout le monde à Bratunac avait entendu dire qu'il y avait en ville et dans les environs des prisonniers de Srebrenica, qu'ils étaient plusieurs milliers, et qu'ils étaient gardés par un petit nombre de soldats et policiers locaux fatigués, car les forces principales du Corps de la Drina étaient encore au front. Certains avaient déjà entendu parler de massacres à Kravica, à Cerska, près de l'école primaire du village... Nul n'était particulièrement rassuré à l'idée que tant d'hommes ennemis formés au combat se trouvent à proximité de leurs maisons. Tandis que de rares volontaires arrivaient spontanément, les armes à la main et l'écume au lèvres, pour régler personnellement leurs comptes avec les « Turcs », pour venger les morts dans leur famille, leurs amis, leur peuple, les citoyens un peu plus en vue avaient discrètement essayé, auprès des sièges de divers États-majors et dans divers bureaux, d'apprendre ce qui se passait et ce qui était prévu, sans grand succès. Ils étaient rentrés chez eux inquiets et désorientés, la nuit tombait, du lointain parvenait régulièrement le son étouffé des rafales de fusils automatiques.

En fin d'après-midi et le soir, ce jeudi 13 juillet, et le vendredi 14 juillet, à Bratunac et dans les environs, et dans les sièges militaires et politiques des Serbes de Bosnie à Han Pijesak, à peu près à mi-chemin entre Sarajevo et Srebrenica, ainsi qu'à Pale, non loin de Sarajevo, il y avait, si j'ai bien compté, entre soixante-dix et cent personnes en mesure – de manière plus ou moins bien informée et exacte – de répondre à la question de ce qui se passait, et de ce qui allait se passer avec les prisonniers bosniaques. Parmi ces officiers et fonctionnaires civils de la République serbe de Bosnie, la personne capable de donner la réponse la plus compétente et la plus exhaustive était le colonel Beara, à la tête de la Direction de la sécurité de l'État-major central. Mais même lui, Beara, ne connaissait le jeudi soir pas encore la réponse à certaines questions cruciales.

Où exactement les prisonniers allaient-ils être mis à mort ? Comment allaient-ils être mis à mort ? Comme à Kravica ? Qui irait encore tuer tant de milliers de gens ?

La mission de Beara était de trouver des réponses aux questions techniques. Le jeudi soir, il ne les avait pas encore trouvées, pour preuve, les autobus et les camions remplis de prisonniers garés dans

les rues de Bratunac, et les camps improvisés dans la ville et ses environs : soudain, on ne savait plus que faire et comment des captifs bosniaques, comme si le film s'était brusquement arrêté, l'image figée, dans toute la ville des autobus et des camions pleins de gens, que l'on avait laissés, par un hasard de circonstances, suspendus entre la vie et la mort, à espérer en vain toute une nuit sans sommeil, à se raccrocher désespérément à la conviction qu'il n'était pas possible que l'ONU, la FROPRONU et le monde entier les laissent tous se faire tuer, qu'il n'était pas possible que l'Armée de la République serbe de Bosnie ose les exterminer littéralement sous les yeux des soldats de l'ONU et du monde entier.

Ce blocage inattendu rendait Beara nerveux et fébrile, car le blocage était avant tout son problème. Les rondes gouttes de sueur sous ses aisselles avaient enflé toute la journée telle une rumeur. Il avait besoin d'un whisky.

5.

Quelles avaient été les premières pensées du colonel Beara quand, en élaborant fiévreusement les aspects techniques de la mission qui lui avait été confiée, il en était arrivé à cette question : que faire des corps des prisonniers abattus ? Puis à la suivante : qui allait, et comment, enterrer les cadavres dans des charniers, dont nul ne devait connaître l'existence ? Comment tuer plusieurs milliers de gens en deux-trois, voire quatre jours dans un espace extrêmement restreint, ce en laissant le moins de traces, preuves et rumeurs possibles, et en impliquant le moins de gens possibles dans ce sanglant secret ?

L'idée de brûler les corps dans les fours tunnels destinés à la production de briques, de tuiles et de céramique lui était-elle venue quand, le jeudi 13 juillet au soir, il avait commencé à entrevoir que l'opération ne se déroulait pas comme elle l'aurait dû et comme on s'y attendait, et quand il avait dû personnellement trouver des solutions et donner des ordres aux soldats, ainsi qu'aux civils, sur le transfert, ou plutôt la dissimulation, de la majorité des fusillés de Kravica dans d'autres sites d'inhumation, des sites dans les villages voisins de Glogova, Ravnice et Zeleni Jadar ? L'idée de changer les cadavres en cendres était-elle née dans la tête d'un homme qui sentait le sol se dérober sous ses pieds, confronté à la possibilité que la plus importante mission de sa longue et prestigieuse carrière militaire se transforme en chaos intérieur, qu'il serait impossible de maîtriser discrètement et sans douleur, d'autant plus que la plupart des unités puissantes du Corps de la Drina se battaient actuellement contre les formations éreintées de la 28^{ème} division de l'Armée de Bosnie-Herzégovine, qui persistaient compulsivement à essayer de faire une percée en territoire libre, et se préparaient à progresser vers la zone de sécurité de Žepa ?

Il est possible que la complexité technique du transfert des victimes depuis les lieux du massacre pour les enterrer ailleurs, dont il avait fait l'expérience en organisant l'inhumation des personnes abattues à Kravica le 13 juillet au soir, ait rappelé au colonel Beara, ou l'en ait définitivement convaincu, que le plus pratique serait que les sites d'exécution soient à proximité immédiate des futurs charniers. La complexité technique du transfert signifiait impliquer encore plus de gens, et pas seulement des soldats, ce qui mettait en danger la confidentialité, et dépenser encore plus de carburant et de temps précieux, étant donné que la fusillade de plusieurs milliers de personnes dans un espace relativement restreint ne pouvait rester trop longtemps sous le voile du secret, et donc non plus dissimulée par l'ignorance de la communauté internationale. Les cadavres des victimes devaient disparaître de la surface de la terre brûlée avant que le monde n'apprenne quoi que ce soit, avant que quiconque n'ait le temps de réagir, d'intervenir, de tout arrêter au beau milieu de l'opération. Ce pourquoi les sites de détention, d'exécution et les charniers devaient être en dehors des villages, le plus abrités possible des regards, le plus isolés possible, pour que les explosions, les rafales et les cris ne

parviennent pas aux oreilles curieuses de la foule échauffée, ou des foules échauffées, car sinon, des rumeurs commenceraient à circuler, et la mission du colonel se changerait en une course folle entre la mort et la fuite inexorable du temps. Quand ça se saurait, il fallait qu'il soit trop tard. Quand ça se saurait, alors, qu'advienne que pourrait : Beara devait exécuter sa mission, il n'avait pas le droit de penser à l'avenir et aux conséquences.

Mais d'un autre côté, le transfert des corps des personnes abattues – des lieux du massacre vers des sites relativement reculés et discrets, où ces corps seraient enterrés – avait pour fonction de brouiller les pistes du crime de masse : le nombre de gens qui savaient où se trouvaient les charniers primaires, et plus encore, par la suite, secondaires, était bien moindre que le nombre de ceux qui, avec une certitude totale ou partielle, pouvaient situer les lieux exacts ou approximatifs des exécutions. Comment, donc, concilier le désir pratique de ne pas devoir déplacer les corps loin des lieux du massacre et l'intention de, autant que faire se peut, dissimuler ou faire disparaître les preuves du crime ?

6.

Enfant, Ljubiša Beara rêvait de mer, de bateaux et de l'uniforme blanc immaculé des officiers de marine de l'Armée populaire yougoslave. Ce grand garçon réservé partageait ses rêves avec ses camarades du Deuxième lycée pour garçons de Sarajevo, où il s'était inscrit en 1950-1951. À l'époque, l'école primaire durait quatre ans, et le lycée huit, avec ce que l'on appelait un petit baccalauréat à la fin de la quatrième année de lycée. Il rêvait d'être admis à l'Académie de marine militaire de Split, la ville où son parent éloigné Vladimir, gardien de but du « Hajduk », était alors, dans la première moitié des années cinquante, une véritable star, pour incomparable que soit ce statut avec le star system actuel entourant les footballeurs célèbres. Vladimir Beara a été gardien de but du club de foot « Hajduk » de Split de 1947 à 1955. Il a également été gardien de but de l'équipe nationale yougoslave de 1950 à 1959 et, à son époque, avec le célèbre Russe Lev Ivanovitch Yachine, l'un des deux meilleurs gardiens de but du monde. Icône éternelle de Split, même s'il était en 1955 passé du « Hajduk » à « L'Étoile rouge » de Belgrade. Vladimir et Ljubiša Beara étaient originaires de la même région, du village de Zelovo, dans les profondeurs de l'arrière-pays splitois, d'où remontent les racines de tous les rares Beara. Ils se rencontreraient des années plus tard. Vladimir Beara est décédé à Split en 2014.

Les années sarajéviennes de Ljubiša furent, en grande partie, marquées par l'appel de la mer, de la Dalmatie : il n'avait qu'une hâte, se sauver du brouillard, du smog et du froid de Sarajevo. Son père Jovan devait avoir semé très tôt chez son fils la graine de l'attachement à sa patrie perdue, où la géographie déterminait le désir central : derrière ces montagnes, il y a la mer, et la mer est une opportunité et un défi, la mer, c'est le monde entier.

Jovan Beara avait, comme beaucoup de ses compatriotes au cours de plusieurs vagues d'émigration, été chassé de la Dalmatie, de son pierrier où parvenait l'odeur prometteuse de la mer, enfant encore, peu après la fin de la Première Guerre mondiale. On fuyait la faim vers les plaines fertiles de la Voïvodine et de la Slavonie, vers le blé et le maïs comme garantie minimale qu'il y aurait quelque chose à manger. La même sorte d'exil frapperait les régions dinariques – l'arrière-pays dalmate, l'Herzégovine, le Monténégro – après la Seconde Guerre mondiale également. Jovan avait ensuite, une fois en selle, quitté la Voïvodine pour Sarajevo, où il avait trouvé un travail et fondé une famille, mais il n'était jamais devenu ni Voïvodinien, ni Bosnien, il se languissait de la Dalmatie.

En 1959, Ljubiša Beara fut admis à l'Académie de marine militaire de la Marine Yougoslave, à Split. Ce fut le plus beau jour de sa vie. Pensionnaire enthousiaste et travailleur, il fut immédiatement remarqué. Rien n'était trop difficile pour lui. Il obtint son diplôme quatre ans plus tard, et intégra immédiatement le corps professionnel de la Marine de guerre Yougoslave. Dès 1964, alors qu'il servait dans le secteur maritime nord, à Pula, on lui accorda une grande confiance : il fut détaché à la garde, puis au commandement de la garde, à Brioni, ou Brijuni, un archipel où Josip Broz Tito avait installé sa luxueuse résidence présidentielle d'été. Pour Beara, c'était une sorte de test avant d'entrer à la Direction générale de sécurité, où il commença à servir avec fierté pendant la deuxième moitié des années soixante.

7.

Du matin du 13 juillet 1995 au crépuscule et à la soirée de ce jeudi confus et chaotique, le colonel Beara – assailli par diverses informations, messages, directives, et par le mépris, la légèreté ou l'obstruction latente avec lesquels certains prenaient les ordres et les accord oraux – renonça à plusieurs reprises au plan sur lequel il s'était endormi la nuit précédente et avec lequel il s'était réveillé ce matin-là, avant de revenir à ce même plan, puis de l'abandonner à nouveau. Tard dans l'après-midi, ou le soir du 13 juillet, il décida, tout en continuant à insister verbalement sur le maintien du plan mortifère initial – celui de Bratunac – d'initier l'élaboration d'une variante de secours – à Zvornik. Commencerait dès lors, ce jeudi tard le soir, la construction à la hâte de l'usine de mort alternative sur le territoire de la commune de Zvornik, dans la zone contrôlée par la Brigade de fantassins de Zvornik de l'Armée de la République serbe de Bosnie.

La ville de Zvornik est située à quarante-cinq kilomètres au nord-ouest de Bratunac, auquel la relie une route le long de la rivière Drina. Zvornik se trouvait sur le territoire de la République serbe de Bosnie, et sa composition ethnique avait elle aussi – comme à Bratunac, Vlasenica, Rogatica, Višegrad... - été modifiée par des crimes en 1992. Selon le recensement de 1991, la commune de Zvornik comptait environ 80 000 habitants, dont 60 pourcents de Musulmans et 38 pourcents de Serbes. Après le printemps 1992, le premier printemps de la guerre, il n'y avait plus à Zvornik que des Serbes.

Quand, le jeudi après-midi ou soir, il décida de lancer les préparatifs pour tuer sur le territoire de Zvornik, le colonel Beara ordonna au capitaine de 1^{ère} classe Momir Nikolić, chef de l'Organe de sécurité de la Brigade de fantassins de Bratunac, de se rendre immédiatement à l'État-major de la Brigade de Zvornik, situé dans les locaux de l'entreprise « Standard », à Karakaj, quatre à cinq kilomètres au nord du centre de Zvornik, d'y trouver le sous-lieutenant Drago Nikolić, chef de l'Organe de sécurité de la Brigade de Zvornik, de l'informer que quelques milliers de prisonniers de Bratunac allaient être pendant la nuit et le matin transférés sur le territoire de Zvornik, pour y être brièvement incarcérés puis exécutés, et que lui, Drago Nikolić, devait réfléchir et proposer des sites où enfermer les Bosniaques, et où les fusiller et les enterrer. Momir Nikolić se hâta, entre huit et neuf heures du soir, d'accomplir les directives de son colonel ; Beara était pour lui une autorité incontestable, un homme dont il se faisait un honneur d'exécuter les ordres ou les désirs. Il arriva de Bratunac à l'État-major de la Brigade de Zvornik à 21h45, mais il n'y trouva pas ce qu'il était venu chercher : le sous-lieutenant Drago Nikolić se trouvait au Poste de commandement avancé de la Brigade de Zvornik, dans le village de Kitovnice, à une quinzaine de kilomètres de Karakaj, par une piste villageoise défoncée. Momir Nikolić, quarantenaire au visage de montagnard hâlé et au regard froid, y parvint à 22h30 : il transmit au sous-lieutenant Nikolić le message du colonel Beara, et se remit rapidement en route vers Bratunac. Il arriva

à minuit à l'hôtel « Fontana », et informa Beara que Nikolić avait reçu toutes les instructions, et qu'il s'était déjà mis au travail.

L'hôtel « Fontana », à Bratunac, était ces jours-ci, depuis le 11 juillet, la citadelle de Beara, l'un des lieux d'où l'on tirait les ficelles de l'opération secrète d'exécution des prisonniers bosniaques. C'était un hôtel-restaurant typique de la province bosnienne, construit dans les années soixante-dix. Dès son ouverture, il était devenu le centre de la vie sociale de la ville : il était confortable et lumineux, l'ambiance joyeuse, on veillait à la qualité du service, de la nourriture et à la propreté. Une vingtaine d'années et toute une guerre plus tard, le « Fontana » était à l'abandon et pour le moins délabré : lits branlants, armoires défoncées grinçantes et gémissantes, murs jaunis et rideaux lourds de poussière, draps puant la sueur de soldat et le mauvais alcool... Le colonel Beara avait vu pire.

Momir Nikolić, n'avait, à Kitovnice, rien dit au chef de la sécurité de la Brigade de Zvornik Drago Nikolić que celui-ci ne sache déjà, pas plus que Drago Nikolić n'avait été particulièrement surpris de la visite de son homonyme et collègue plus âgé et plus expérimenté de Bratunac, car un peu plus tôt, vers 19 heures, le lieutenant-colonel Vujadin Popović, chef des Services de sécurité du Corps de la Drina, l'avait appelé sur sa ligne sécurisée, et l'avait informé que quelques milliers de prisonniers de Bratunac allaient être transférés sur le territoire de Zvornik pour y être exécutés. Lui, Popović, attendait de la part du sous-lieutenant Nikolić la meilleure coopération et la plus totale confidentialité. Popović avait annoncé au sous-lieutenant Nikolić que l'ordre lui serait également transmis de vive voix.

Immédiatement après cette conversation avec l'influent et résolu lieutenant-colonel Popović, Drago Nikolić avait appelé, depuis le poste de commandement avancé de Kitovnice, le major Dragan Obrenović, chef de l'État-major de la Brigade de Zvornik. Il lui avait rapporté ce que lui avait dit le lieutenant-colonel Popović. Il lui avait également dit que, selon les mots de Popović, ces instructions avaient été données en haut lieu, que l'opération sur le terrain serait coordonnée par le colonel Beara et le lieutenant-colonel Popović, et que le commandant de leur brigade, le lieutenant-colonel Vinko Pandurević, qui était sur le front de Žepa, à l'assaut avec les troupes, était également informé. Environ trois heures après l'appel de Vujadin Popović et la conversation entre Drago Nikolić et Dragan Obrenović, Momir Nikolić était venu transmettre de vive voix à Drago Nikolić les ordres et les instructions du colonel Beara.

Entre l'appel de Vujadin Popović et la visite de Momir Nikolić, Drago Nikolić avait déjà entamé les préparatifs pour le plan mortifère : il avait demandé au chef de l'État-major de sa brigade, Obrenović, en vue de l'organisation de l'accueil d'un si grand nombre de prisonniers, de mettre à sa disposition le lieutenant Momir Jasikovac, chef de la brigade de police militaire, ainsi qu'une unité de policiers militaires, soit une centaine d'hommes. Obrenović accéda à l'une et l'autre requête, et il délivra également Nikolić de ses fonctions au commandement de Kitovnice, afin que le brigadier-chef de la sécurité puisse consacrer toute ses réflexions aux sites où seraient emprisonnés et exécutés les Bosniaques de Srebrenica, ainsi qu'à l'organisation en elle-même de la tuerie et de la dissimulation du crime de masse.

Le colonel Beara pouvait, quant à lui, après le rapport de minuit de Momir Nikolić, se diriger d'un pas un peu plus léger vers son rendez-vous suivant, le deuxième de cette soirée et nuit, avec Miroslav Deronjić, chef politique local, dans les bureaux impersonnels de la branche du Parti démocratique serbe à Bratunac. Le whisky aidait aussi. Et c'était bientôt, ou c'était déjà, le vendredi 14 juillet, jour du cinquante-sixième anniversaire du colonel. Beara avait réussi à organiser une variante alternative d'exécution de masse, celle de Zvornik, et il pouvait se permettre, bien que pas de gâité de cœur, de son montrer magnanime et coulant envers le dirigeant politique sûr de lui et arrogant qui, dès

leur premier rendez-vous, qui avait eu lieu vers 20 heures le 13 juillet, avait commencé à s'opposer obstinément à l'idée que les prisonniers continuent d'être mis à mort sur le territoire de la commune de Bratunac. Deronjić, qui avait également rencontré Beara au cours des deux jours précédents, avait commencé à faire obstruction après avoir eu vent de l'exécution, en une après-midi et une soirée, de plus de mille prisonniers dans les hangars agricoles de Kravica, ainsi que d'autres fusillades de masse sur le territoire de la commune de Bratunac. Il enrageait qu'on assassine dans sa commune à son insu, et que nul n'ait jugé nécessaire de l'informer d'une opération menée – semblait-il arbitrairement – par le colonel Beara.

Avant l'irruption, le 13 juillet au soir, d'un Deronjić furieux et résolu, l'idée de Beara, et pas seulement la sienne, était que les prisonniers, à savoir des soldats de la 28^{ème} division de l'Armée de Bosnie-Herzégovine, des hommes désarmés qui accompagnaient l'armée, et une partie des civils masculins capturés à Potočari, soient exécutés sur le territoire de Bratunac, où tous les prisonniers avaient finalement été transférés d'ici au soir de cette journée, le 13 juillet. Beara n'avait pas immédiatement déterminé les sites précis, à Bratunac et dans ses environs, où l'on tuerait les Bosniaques, mais il savait que cela se réglerait au passage, d'une manière ou d'une autre, ici ou là. C'était censé être la partie de l'opération la plus facile à régler. Sur la base des suggestions fournies par l'officier de sécurité endurci Momir Nikolić, on envisageait de procéder aux exécutions dans les locaux de la briqueterie publique « Cigłana », située quelques kilomètres à l'écart de la ville, et dans les mines de plomb et de zinc « Sase », à Sase, à une dizaine de kilomètres de Bratunac en direction de Srebrenica. Par ailleurs, Momir Nikolić avait également proposé les bâtiments de Bratunac et des environs où avaient, pendant la journée du 13 juillet, été conduits et enfermés les prisonniers bosniaques masculins : il s'agissait des locaux de l'école élémentaire « Vuk Karadžić », et d'un hangar situé à une cinquantaine de mètres de cette école, en direction de l'ancien lycée professionnel des métiers du BTP « Đuro Pucar Stari ».

8.

Dans certains des sites de Bratunac où l'on enferma, tua et enterra les morts au cours du 13 juillet 1995, des Musulmans avaient déjà été abattus et enterrés au printemps 1992 : dans le gymnase de l'école élémentaire « Vuk Karadžić » en ville, dans un entrepôt derrière l'école, dans le stade de la ville, dans le village de Kravica, dans le village de Glogova. Les opérations du printemps 1992, tout comme celle de juillet 1995, étaient en gros dirigées depuis l'hôtel « Fontana ».

Dans le village quasiment à cent pourcents musulman de Glogova, à une dizaine de kilomètres de Bratunac, le 29 mai 1992, des formations d'engagés volontaires venus de Serbie et de Voïvodine, avec le soutien des troupes locales de la Défense territoriale de l'Armée populaire yougoslave (JNA) et de la police serbe locale, avaient tué au moins soixante-cinq civils musulmans. Les autres avaient été chassés, leurs maisons pillées et incendiées, la mosquée du village rituellement détruite. Une partie des habitants en déroute s'était réfugiée à Srebrenica, qui venait d'être libérée par des unités de l'Armée de Bosnie-Herzégovine, sous le commandement de Naser Orić. Miroslav Deronjić, président de la Cellule de crise de Bratunac et premier homme du Parti démocratique serbe local, avait participé à l'organisation et au commandement de l'attaque contre les Musulmans de Glogova, à savoir de l'affrontement avec ceux qui ternissaient l'image ethnique prévue pour la région. Il était également au courant de ce qui s'était passé

les jours suivants à Bratunac : les hommes isolés dans le stade, les meurtres de masse et les tortures dans l'école élémentaire et dans le hangar à proximité. Les troupes de volontaires de Serbie, qui jouissaient du soutien des autorités locales et de la Défense territoriale locale, et auxquelles personne n'osait s'opposer, avaient été la force de frappe du massacre et du nettoyage ethnique à Bratunac, et ces troupes étaient équipées et commanditées depuis les centrales belgradoises du Département de sécurité d'État du ministère de l'Intérieur et de la Direction de la Sécurité du ministère de la Défense de la République de Serbie.

Momir Nikolić, professeur de Défense nationale et d'autodéfense civile au lycée de Bratunac, avait été, en avril 1992, nommé au poste de commandant adjoint chargé du renseignement dans la Défense territoriale locale. Nikolić, avec son collègue de travail au lycée Deronjić, faisait partie des principaux organisateurs et exécutants de la campagne menée contre les Bosniaques sur le territoire de Bratunac au printemps 1992, et il avait activement participé aux crimes commis contre les Bosniaques dans l'école élémentaire « Vuk Karadžić » et le camp de Kravica.

Un peu plus de trois ans plus tard, on attendait de Momir Nikolić et Miroslav Deronjić qu'ils réitérent les services rendus au printemps 1992, mais à présent dans de toutes autres proportions. Deronjić avait décidé de décevoir ces attentes.

9.

Le mercredi 12 juillet 1995, le capitaine de 1^{ère} classe Momir Nikolić avait proposé deux sites pour l'exécution en masse des prisonniers bosniaques dans la commune de Bratunac : la briqueterie « Ciglana » et les mines de Sase. La suggestion de Nikolić était parvenue au colonel Beara, par l'intermédiaire du lieutenant-colonel Vujadin Popović, au plus tôt le mercredi 12 juillet, sur les coups de midi, et au plus tard le matin du jeudi 13 juillet. Il est possible que Beara ait déjà eu « Ciglana » à l'esprit, mais s'il avait vraiment été convaincu que cet endroit était la meilleure solution pour le massacre, il n'aurait pas demandé son avis au professeur de sécurité Momir Nikolić, un homme, comme je l'ai déjà précisé, dont on pouvait se fier à l'expérience en matière de tueries.

Beara avait-il alors, à la mention de « Ciglana » comme site potentiel d'exécution et d'enfouissement, eu une idée qui permettrait d'éviter le transport des cadavres en des lieux plus reculés, tout en brouillant durablement les traces, ou plutôt en détruisant les preuves du meurtre de masse ? La briqueterie, relativement isolée, située hors de la ville, avait pensé le colonel, était forcément équipée d'un four destiné à la production, et que l'on pouvait chauffer à des températures très élevées : il lui était difficile de chasser l'idée de la transformation des cadavres en cendres, l'idée séduisante d'un crime parfait et complètement fou, mais il avait tout le temps eu des réserves à cet égard, car toute sa vie reposait littéralement, et concrètement, et du point de vue le plus formel, sur l'antifascisme, sur les enseignements comme quoi les camps de concentration, qui avaient laissé derrière eux des cendres d'ossements humains et des cendres de pensées, étaient le mal le plus absolu de l'Histoire de l'humanité.

L'Armée populaire yougoslave, à laquelle Ljubiša Beara avait lié sa vie, était née du mouvement des Partisans pendant la Seconde Guerre mondiale. Cette guerre avait valu aux Balkans de faire eux aussi l'expérience des camps de concentration. Le plus important d'entre eux était Jasenovac, dans la Croatie oustachie. Dans ce camp, qui avait existé de 1941 à 1945, au moins quatre-vingt mille Serbes, Juifs, Roms et Croates d'orientation antifasciste avaient trouvé la mort : le régime collaborationniste de l'État indépendant de Croatie, appliquant à la lettre la recette nazie, exterminait les gens uniquement à cause de leur appartenance à une autre nation ou religion, ainsi que, dans une moindre mesure, à cause

de leurs orientations politiques. Dans le camp de Jasenovac, de février à mai 1942, ainsi qu'au début de 1945, des prisonniers morts et vifs avaient été brûlés dans un four à briques reconverti, un crématorium improvisé né d'après l'idée et les plans du colonel et ingénieur oustachi Dominik Hinko Piccili, qui disparut après la guerre sans laisser de traces. Le colonel Beara ne pouvait pas ne pas connaître ce passage obligé des cours d'Histoire, il n'avait pas pu ne pas s'imprimer dans sa mémoire : c'était comme s'il jouait avec lui-même, avec sa vie tout entière, en flirtant avec l'idée de la « Ciglana » de Bratunac comme site central d'exécution et de destruction.

Était-ce seulement un jeu avec les limites de sa propre inhumanité, et une manifestation accessoire du sérieux de ses intentions mortifères, un sérieux censé en imposer à ceux qui viendraient éventuellement à hésiter ? Ou était-ce quelque chose de plus banal : le colonel avait-il tout simplement été pris de panique à cause de la stagnation qui régnait ce 13 juillet 1995, alors que tout devait aller vite, très vite, si bien que les idées les plus folles lui passaient par la tête ?

(...)

DEUXIÈME PARTIE

3.

Au début de l'après-midi du 14 juillet, les soldats du 4^{ème} bataillon et les policiers militaires de la Brigade de Zvornik commencèrent à faire sortir les Bosniaques prisonniers du gymnase de Grbavci pour les emmener, un par un, dans les vestiaires. Là, ils reçurent chacun un verre d'eau et un bandeau noir sur les yeux. Ils furent ensuite entassés dans des camions et des autobus, qui attendaient devant l'école. On les conduisit même pas un kilomètre plus loin, dans une prairie à Orahovac, où les creuseurs de tranchées du Génie de la Brigade de Zvornik avaient creusé une large et profonde fosse. Le lieutenant-colonel Popović, le sous-lieutenant Nikolić et le lieutenant Jasikovac suivaient et orchestraient le transport jusqu'aux lieux de la tuerie, et le rythme de l'exécution. Les prisonniers étaient alignés près de la fosse, puis, dans la plupart des cas, fusillés le dos tourné à leurs assassins. Il en arrivait sans cesse de nouveaux. Ils étaient tués à la chaîne. À la gâchette, les membres du 4^{ème} bataillon de la Brigade de Zvornik et les membres de la police militaire de cette même brigade. Drago Nikolić, en dépit des réticences – certes tièdes – du sous-lieutenant Lazar Ristić, commandant du 4^{ème} bataillon, avait réussi à convaincre les membres de cette unité de participer à la fusillade en leur promettant de nouveaux uniformes. Ça n'avait pas été difficile.

Une fois tous les prisonniers tombés, les bourreaux déambulèrent entre les corps pour « finir » d'une balle dans la tête ceux que la première rafale n'avait pas tués. Les survivants pouvaient se compter sur les doigts d'une main : un homme touché gisait sous les corps sans vie, ou que la vie était en train de quitter, et faisait le mort, tandis que les soldats, le fusil braqué, inspectaient les lieux du massacre à la recherche des non achevés. Il attendit que tombe une nuit profonde, que tous les hommes emmenés soient abattus, que les soldats et les machines partent ou se taisent, puis il se fraya un chemin jusqu'à la forêt. Un petit garçon, de cinq ou six ans, qui s'était Dieu sait comment retrouvé sur les lieux de l'exécution, trébuchait, tout ensanglanté, entre les cadavres encore chauds en appelant son père : « Papa ! Papa, tu es où ? » Il alla à la rencontre des soldats en armes, continuant à appeler, en pleurs. Les soldats, comme s'ils avaient reçu un ordre, baissèrent leurs fusils. Le lieutenant-colonel Popović leur cria de tirer, « qu'on en finisse ». Les soldats firent la sourde oreille, les fusils restèrent baissés. Popović digéra en silence cette insubordination : il savait que ces heures de tuerie avaient mis les soldats non préparés à bout de nerfs, qu'il s'en fallait de peu que l'un d'entre eux ne se révolte, ne refuse, ne pose des questions ou ne se pose des questions, et il savait qu'il avait encore besoin de ces soldats, car le travail était loin d'être fini. Le garçonnet ensanglanté continuait à errer en appelant, inconscient de l'horreur dans laquelle il s'était retrouvé, une horreur qui ne s'arrêta pas même avec la tombée de la nuit. Le sol vibrait sous les rugissements des autobus, des camions, des bulldozers, sous les tirs et les faisceaux de gens qui tombaient, sous les cris et les râles.

Ce jour-là, le 14 juillet, cinquante-sixième anniversaire de Ljubiša Beara, entre mille cinq cents et deux mille cinq cents personnes furent fusillées à Orahovac. Le Génie et la Logistique de la Brigade de Zvornik, une partie des soldats du 4^{ème} bataillon, les employés des services d'entretien locaux et les membres de la Protection civile de Zvornik continuèrent à enterrer les corps des hommes assassinés le lendemain également.

Le lieutenant-colonel Popović, avec le sous-lieutenant Drago Nikolić, supervisait la liquidation, donnait des instructions, s'assurait que tout se déroulait sans encombre ni surprises. Le colonel Beara était resté à l'école de Grbovci et au peloton d'exécution d'Orahovac jusqu'au début de l'après-midi. Il avait assisté à l'enfermement des prisonniers dans le gymnase de l'école, au début de l'excavation de la fosse dans la prairie de la fusillade à Orahovac, et au début du transfert de l'école vers le champ de tir. Quand le massacre avait commencé, il s'était mis en route pour l'État-major de la Brigade de Zvornik, à Karakaj, où il était arrivé entre 14h et 15h. Là, il avait négocié avec les autorités civiles de Zvornik le recrutement du personnel des sociétés d'entretien et de la Protection civile locale pour enterrer les Bosniaques abattus, dont la liquidation se déroulait en ce moment-même à Orahovac et durerait jusqu'à la fin de la journée, ainsi que ceux qui seraient tués les deux-trois jours à venir dans d'autres endroits de la commune de Zvornik.

Mais ce qui continuait à inquiéter et préoccuper Beara, c'est qu'il ne disposait pas des mitrailleuses qu'il désirait et qu'il avait demandées, et auxquelles il faisait le plus confiance. Là, il en était réduit à s'en remettre au hasard, à contraindre par la surprise, la ruse ou la force des soldats inconnus à tuer les prisonniers, au lieu que ne s'en chargeant, sans tergiversations ni questions, les plus fiables et les plus expérimentés, comme l'exigeait d'ailleurs le caractère confidentiel et cardinal de l'opération, comme l'exigeait la logique des services militaires de sécurité.

Tandis que la fusillade faisait rage dans la prairie d'Orahovac, une partie des autobus et camions de prisonniers quittait les rues de Bratunac et Kravica en direction de la nouvelle école élémentaire de Petkovci, et ils ne tarderaient pas à être suivis, également en direction de Petkovci, par une partie des autobus et des camions qui revenaient vides d'Orahovac, pour être à Bratunac à nouveau remplis de prisonniers. Petkovci se trouvait dans le secteur contrôlé par le 6^{ème} bataillon de la Brigade de Zvornik,

dont l'État-major était installé dans l'ancienne école du village, à environ sept cents mètres de la nouvelle école à deux étages où furent emmenés les prisonniers cet après-midi du 14 juillet. Le commandant du 6^{ème} bataillon était le capitaine Ostoja Stanišić, et son adjoint Marko Milošević. Les prisonniers furent entassés dans les salles de classe vides des deux étages de l'école : nombre d'entre eux étaient en sang, car les soldats les avaient accueillis à l'entrée du bâtiment à coups de gifles, de poing et de crosse, les forçant à crier « Vive la République serbe de Bosnie ! » et « Srebrenica est serbe ! ». Ils leur avaient volé leur argent, et l'or qu'ils portaient au cou, aux doigts et aux poignets. Les prisonniers demandaient, suppliants, un peu d'eau, mais les soldats n'en avaient cure : ils se contentaient de jurer, frapper et jeter les gens dans les salles de classe pleines à craquer, qui puaien l'urine, la sueur, le sang et la poussière. Les fenêtres devaient rester fermées.

Le colonel Beara arriva de l'État-major de Karakaj devant la nouvelle école de Petkovci vers 17 heures. S'y trouvait également le sous-lieutenant Drago Nikolić, ces jours-ci l'homme le plus occupé par l'opération de tuerie. Le colonel était venu à Petkovci pour la même raison qui l'avait amené devant l'école de Grbavci : étant donné qu'il ne disposait pas de machines à tuer éprouvées, il voulait laisser le moins de choses possible au hasard ou aux estimations erronées d'autrui, il devait faire clairement savoir que derrière tout cela se tenaient l'armée et l'État, qu'il s'agissait d'une mission de la plus haute importance.

L'après-midi et le soir du vendredi 14 juillet, on commença également à transporter les prisonniers bosniaques détenus dans divers sites de Bratunac vers l'école de Ročević, et l'école de Pilica, plus exactement l'école du hameau de Kula, dans la commune de Pilica, ainsi que dans la Maison de la culture de Pilica.

D'ici au samedi matin 15 juillet, plus d'un millier de prisonniers bosniaques furent enfermés à Ročević, secteur contrôlé par le 2^{ème} bataillon de la Brigade de Zvornik. Ils étaient gardés par des membres de la police militaire de la Brigade de Bratunac, puis par des membres du 2^{ème} bataillon de la Brigade de Zvornik, sous le commandement de Srećko Aćimović, ainsi que des membres de la police militaire de la Brigade de Zvornik, aux ordres de Momir Jasikovac.

En parallèle, plus d'un millier de Bosniaques furent enfermés dans l'école de Kula, et au moins cinq cents dans la Maison de la culture de Pilica. Ce secteur était sous la surveillance du 1^{er} bataillon de la Brigade de Zvornik, qui fut secondé pour la garde des prisonniers par des membres de la police militaire de la Brigade de Bratunac. Le commandant du 1^{er} bataillon était Milan Stanojević, et son adjoint Momir Pelemiš, à ne pas confondre avec le lieutenant Milorad Pelemiš, commandant du 10^{ème} détachement de sabotage de l'Armée de République serbe de Bosnie.

L'officier en service à l'État-major de Zvornik l'après-midi du 14 juillet était le major Dragan Jokić, chef du Génie. Sur les coups de 18 heures, Jokić appela Ostoja Stanišić, commandant du 6^{ème} bataillon, et lui demanda d'envoyer de toute urgence un homme de confiance trouver le colonel Beara devant l'école de Petkovci, et dire à Beara qu'il devait se rendre au plus vite à l'État-major de la brigade de Zvornik, dans les locaux de l'entreprise « Standard ». Stanišić envoya son adjoint Marko Milošević, qui arriva un peu avant 19 heures à l'école de Petkovci, où il tomba sur Drago Nikolić. Milošević dit à Nikolić qu'on l'avait envoyé transmettre un message au colonel Beara, mais qu'il ne savait pas de quoi cet homme avait l'air. Quand le sous-lieutenant Nikolić lui eut désigné du doigt où se tenait Beara, Milošević l'approcha, se présenta et lui fit le salut militaire, mais le colonel n'accorda pour ainsi dire aucune attention à l'homme qui s'adressait à lui. Il était pensif et absent, ce qui déconcerta brièvement Milošević. Il considéra à nouveau le colonel perdu dans ses pensées, puis l'informa timidement de la raison de sa venue, à savoir qu'il devait se rendre au plus vite à l'État-major de la Brigade de Zvornik.

Face à l'absence de réaction du colonel Beara, Milošević attendit encore trente secondes – une minute, puis il repartit pour l'État-major de son bataillon. Le capitaine Ostoja Stanišić informa le major Jokić que le message avait été transmis à Beara, mais qu'il ignorait quand, et si le colonel comptait se rendre à l'État-major de Karakaj, étant donné qu'il n'avait rien répondu à son adjoint Milošević.

Quand Beara, entre 19 et 20 heures, quitta l'école de Petkovci, entre huit cents et mille hommes bosniaques y étaient enfermés. À ce moment-là, quelques-uns d'entre eux avaient été tués, et quelques autres le seraient pendant la nuit, mais l'exécution massive avait été reportée au lendemain matin, car on manquait de bourreaux. De Petkovci, au lieu de se rendre à l'État-major de la Brigade de Zvornik, comme on le lui avait demandé, Beara partit pour l'État-major de la Brigade de Bratunac, dans les locaux de l'entreprise « Kaolin », à Bratunac. Peu après, Drago Nikolić quitta lui aussi Petkovci, pour arriver à l'État-major de la Brigade de Zvornik, au siège de l'entreprise « Standard ». Vujadin Popović était également présent ce soir-là. Nikolić et Popović entreprirent de planifier les exécutions censées débiter tôt le lendemain matin, et de trouver un moyen de vaincre la résistance panique de Srećko Aćimović, commandant du 2^{ème} bataillon, qui refusait d'envoyer ses soldats tuer à Ročević, tout comme de trouver un site adapté à la liquidation et à l'enfouissement des corps.

Le Major Dragan Jokić, chef du Génie et officier en service à l'État-major de la Brigade de Zvornik, appela le colonel Beara, qui se trouvait à l'État-major de la Brigade de Bratunac, vers 21 heures. Il lui demanda d'appeler de toute urgence le 155, pour cause d'énormes problèmes avec « la cargaison ». C'était, vraisemblablement, la raison pour laquelle le major Jokić avait, quelques heures plus tôt, fait demander au colonel Beara de se rendre à l'État-major de la Brigade de Zvornik. Le colonel s'étonna, ou feignit l'étonnement : il demanda au major Jokić pourquoi il devait appeler, et qui était au bout du fil au numéro 155. Jokić répondit qu'il ne pouvait pas en parler sur une ligne non sécurisée, et qu'il n'avait qu'à demander à l'officier des transmissions en service à la Brigade de Bratunac à qui correspondait le numéro 155. Beara ne tarda pas à apprendre qu'il s'agissait du numéro du Centre opérationnel de la Direction des opérations et formations de l'État-major central, alors dirigée par le général Radivoje Miletić. Je n'ai pas réussi à établir avec qui précisément à l'État-major central le colonel Beara s'entretint à la suite de sa conversation avec Jokić. C'était du centre opérationnel de l'État-major central qu'étaient coordonnées toutes les opérations de l'Armée de République serbe de Bosnie, et c'était là qu'arrivaient toutes les informations venues du front. En général, l'autorité principale au Centre opérationnel était le général Manojlo Milanović, l'adjoint de Mladić, mais le 14 juillet au soir, il n'était pas là. Le général Miletić, lui, était là, et il est très probable que ce soit précisément avec lui que parla Beara, mais on ne peut exclure l'éventualité que quelqu'un d'autre se soit aussi trouvé au Centre opérationnel de l'État-major central, quelqu'un de plus haut placé que le général Miletić, qui voulait communiquer ou ordonner quelque chose au colonel Beara.

Quel que soit l'homme avec qui le colonel Beara s'entretint, ce dernier – à en juger par ce qui devait commencer à se dérouler les heures suivantes – lui fit expressément savoir que l'heure n'était plus à l'attente et aux tergiversations : les prisonniers devaient être tués au plus vite, la situation devenait intenable, et Beara avait intérêt à se charger sur le champ de finir sa partie du travail. Qu'il fasse tout ce qu'il jugeait nécessaire, mais les prisonniers restants devaient être éliminés de toute urgence. C'est très probablement au cours de cette conversation que Beara émit à nouveau l'idée, ou demanda, suivant qui il avait au bout du fil, qu'on mette enfin à sa disposition les pelotons d'intervention de Lukić et Indić, de la Brigade de Višegrad, ou au moins dix membres du 10^{ème} détachement de sabotage. Cette deuxième requête lui fut accordée dans la nuit.

Tard le soir du 14 juillet, le colonel Beara transmet au lieutenant-colonel Popović, et Popović au sous-lieutenant Nikolić, et ainsi de suite en descendant les échelons, que nul n'avait plus le droit de

tergiverser, de réfléchir, de trouver des excuses, de choisir entre des ordres clairs et ses propres sentiments, ses propres opinions, son propre confort. Il fallait en finir !